

PLAIE OUVERTE

Non, vous ne parviendrez jamais
A calmer mon âme farouche.
Elle est blessée, et, désormais,
Rien ne la touche.
Ayant perdu ce que j'aimais,
Je sens que mon âme farouche
Ne pourra se calmer jamais !

Je suis jeune, mais ma jeunesse
A perdu la force de l'espoir,
Et, sans que le passé renaisse,
Viendra le soir.
O deuil ! ô larmes ! ô tristesse !
J'ai perdu la force et l'espoir
Dont se nourrissait ma jeunesse !

Car, sans lui laisser voir le jour
Et les feux naissant de l'aurore,
J'étouffe en germe tout amour
Qui veut éclore.

Mon pauvre cœur gémit encore ;
Mais l'amour meurt avant l'aurore,
Avant les premiers feux du jour !

ALPHONSE POIRIER

France

Connaissez-vous cette terre où les oliviers
étendent leurs rameaux toujours verts, où la
vigne donne un fruit délicieux et une liqueur
qui infuse de nouvelles forces aux hommes ?
Connaissez-vous ce pays que les rayons des
cieux fécondent avec amour ? Avez-vous en-
tendu les sons mélodieux qui célèbrent la
douceur des nuits ? Avez-vous respiré ces
parfums, luxe de l'air, si purs et si doux.
Répondez-nous étrangers, la nature, chez
vous, est-elle si belle et si bienfaisante ?

Ailleurs, quand les calamités sociales af-
fligent un pays, les peuples s'y croient aban-
donnés de la divinité, mais ici, nous sentons
toujours la protection du ciel, nous voyons
qu'il s'intéresse à l'homme et qu'il daigne
nous traiter comme de nobles créatures.

Ce n'est pas seulement de pampres et d'é-
pis qu'on se couvre nos compagnes, mais la
nature se pare encore d'une multitude de
plantes et de fleurs qu'elle prodigue sous nos
pas comme à la fête d'un souverain.

Les plaisirs délicats sont goûtés par une
nation digne de les sentir, elle aime son so-
leil, ses beaux-arts, ses monuments, sa con-
trée à la fois antique et printanière ; les
plaisirs d'un peuple avide ne sont pas faits
pour elle.

Ici, les sensations se confondent avec les
idées ; la vie se puise toute entière à la même
source ; l'âme comme l'air, occupe les con-
fins de la terre et du ciel. Ici, le génie se
sent à l'aise, parce que la rêverie y est
douce ; s'il s'agite, elle le calme ; s'il re-

grette un but, elle lui fait don de mille chi-
mères ; si les hommes l'oppriment, la nature
est là pour l'accueillir.

L'exilé rêve à son pays que tu parviens
souvent à lui faire oublier ; car ton aspect,
ô France ! fait songer aux vertus de l'âge
d'or, et l'homme s'y trouve trop heureux
pour s'y supposer coupable.

Ainsi, ta main secourable est toujours
prête à guérir les blessures de l'esprit et du
cœur ; les peines et les chagrins sont incon-
nus, car ils s'envolent comme l'hirondelle
agile, en admirant les œuvres d'un Dieu de
bonté, en pénétrant le secret de son amour :
les revers passagers de notre vie éphémère
se perdent dans le sein fécond et majestueux
de l'immortel univers.

Il est des peines, cependant, que notre
ciel consolateur ne saurait effacer ; mais
dans quel séjour les regrets peuvent-ils por-
ter à l'âme une impression plus douce et
plus noble qu'en ces lieux ?

Ailleurs, les vivants trouvent à peine assez
de place pour leurs rapides courses et leurs
ardents désirs ; ici, l'esprit trouve une hori-
zon assez large, l'océan leur rappelant l'in-
fini, les monuments leur remettant en mé-
moire les anciens et leurs œuvres.

Les obélisques, les musées, toutes les mer-
veilles de l'Égypte et de la Grèce se sont
réunies ici, comme si le génie attirait le gé-
nie, et qu'un même lieu dût renfermer tout
ce que l'homme a pu mettre à l'abri du temps.

Notre vie simple est à peine aperçue ; le
silence des vivants est un hommage pour
les morts : ils durent et nous passons.

Eux seuls sont honorés, eux seuls sont cé-
lèbres, notre existence actuelle ne laisse de-
bout que le passé, il ne se fait point de
bruit autour des souvenirs. Tous nos chefs-
d'œuvre sont l'ouvrage de ceux qui ne sont
plus.

Le froid et l'isolement du sépulcre, sous
ce beau ciel, poursuit moins les esprits ; car
la transition de la vie à la mort paraît plus
douce aux habitants de la belle France qu'
aux habitants de la froide et morne Allema-
gne. Le soleil, comme la gloire, réchauffe
même la tombe.

Ainsi donc, la pointe de la douleur est
émoussée ; car on se livre avec moins de
crainte à la nature, à cette nature dont le
Créateur a dit :

“ Voyez les lis de la campagne, ils ne tra-
vaillent ni ne filent, et cependant nul vête-
ment de roi n'a jamais pu égaler la magnifi-
cence dont j'ai revêtu ces simples fleurs.”

PAUL CALMET.